

L'EGLOGUE AU ROY

Soubs les noms de Pan et Robin (1539)

Clément **MAROT** (1496-1544)

Poésie des débuts du XVIe siècle
Moyen-âge tardif - Début de la renaissance

Un pastoureau, qui Robin s'appeloit,
Tout à par soy n'agueres s'en alloit
Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage),
Et là tout seul faisoit de grand courage
Hault retentir les boys et l'air serain,
Chantant ainsi : « O Pan, dieu souverain,
Qui de garder ne fus oac paresseux
Parcs et brebis et les maistres d'iceux,
Et remects sus tous gentilz pastoureaux
Quand ilz n'ont prez ne loges ne toreaux,-
je te supply (si onc en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres),
Escoute un peu, de ton vert cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui volle
Puis ça, puis là : l'aage me conduisoit,
Sans peur ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest (sans la craincte des loups)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages,
Tous differens de chantz et de plumages ;
Ou me souloys (pour les prendre) entremettre
A faire bricz, ou cages pour les mettre.
Ou transnouoys les rivieres profondes,
Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes,
Puis d'en tirer droict et loing j'apprenois
Pour chasser loups et abbatre des noix.

O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
Pour desnichier ou la pye ou le geay,
Ou pour jeter des fruietz ja meurs et beaulx
A mes compaigns, qui tendoient leurs chappeaux!

Aucunefoys aux montaignes alloye ,
Aucunefoys aux fosses devalloye,
Pour trouver là les gistes des fouynes,
Des herissons ou des blanches hermines,
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois cherchant les nidz des chardonnetz
Ou des serins, des pinsons ou lynottes.

Desja pourtant je faisoys quelques nottes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux,
Quasy enfant, sonnoys des chalumeaux.
Si ne sçaurois bien dire ne penser
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinée,

Ou ma fortune, en cela destinée
A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
Je suis certain que ce furent tous deux.

Ce que voyant le bon Janot mon pere,
Voulut gaiger à Jaquet son compere
Contre un veau gras deux aignelletz bessons,
Que quelque jour je feroys des chansons
A ta louenge (ô Pan, dieu tressacré),
Voyre chansons qui te viendroyent à gré.
Et me souvient que bien souvent aux festes,
En regardant de loing paistre noz bestes,
Il me souloit une leçon donner
Pour doucement la musette entonner,
Ou à dicter quelque chanson ruralle
Pour la chanter en mode pastoralle.

Aussi le soir, que les troupeaux espars
Estaient serrez et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit,
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs sansonnetz ou pyes,
Après du feu bergeres accroupies.
Bien est il vray que ce luy estait peine ;
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger
Qu'il arrousoit en son petit verger
Quelque jeune ente, ou que teter faisoit
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit;
Et le labour qu'après moy il mit tant,
Certes, c'estoit affin qu'en l'imitant
A l'advenir je chantasse le los
De toy (ô Pan), qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prez la verdure,
Et qui gardas son troupeau de froidure.

« Pan (disoit il), c'est le dieu triumpphant
Sur les pasteurs ; c'est celuy (mon enfant)
Qui le premier les roseaux pertuysa,
Et d'en former des flustes s'advisa :
Il daigna bien luy mesme peine prendre
D'user de l'art que je te veux apprendre.
Appren le donc, affin que montz et boys,
Rocz et estangs, apreignent soubz ta voix
A rechanter le hault nom après toy
De ce grand Dieu que tant je ramentoy ;
Car c'est celuy par qui foysonnera
Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrez ruisseaux

Encourtinez de flairans arbrisseaux

Là d'un costé auras la grand' closture
De saulx espez, où pour prendre pasture
Mousches à miel la fleur succer iront
Et d'un doulx bruit souvent t'endormiront,
Mesmes alors que ta fluste champestre
Par trop chanter lasse sentiras estre.

Puis tost après sur le prochain bosquet
T'esveillera la pye en son caquet :
T'esveillera aussi la columbelle,
Pour rechanter encores de plus belle.»
Ainsi, soingneux de mon bien, me parloit
Le bon Janot, et il ne m'en chaloit ;
Car soucy lors n'avoys en mon courage
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.

Quand printemps fault et l'esté comparait,
Adoncques l'herbe en forme et force croist.
Aussi, quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soucy ;
Si employay l'esprit, le corps aussi,
Aux choses plus à tel aage sortables,
'A charpanter loges de boys portables,
A les rouler* de l'un en l'autre lieu,
A y semer la jonchée au milieu,
A radouber treilles, buyssons et hayes,
A proprement entrelasser les clayes
Pour les parquets des ouailles fermer,
Ou à tyssir (pour frommages former)
Paniers d'osier et fiscelles de jonc,
Dont je souloys (car je l'aimoys adonc')
Faire present à Heleine la blonde.

J'apprens les noms des quatre partz du monde,
J'apprens les noms des ventz qui de là sortent
Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent,
Dont les oiseaulx, sages devins des champs,
M'advertissoyent par leur volz et leurs chantz.

J'apprens aussi, allant aux pasturages,
A éviter les dangereux herbages,
Et à cognoistre et guerir plusieurs mauix
Qui quelquefoys gastoient les animaulx
De nos pastiz : mais par sus toutes choses,
D'autant que plus plaisent les blanches roses
Que l'aubespain, plus j'aymoys à sonner
Dela musette, et la fy resonner

En tous les tons et chantz de bucoliques,
En chantz piteux, en chantz melancoliques.
Si qu'à mes plainctz un jour les Oreades
Faunes, Silvans, Satyres et Dryades,
En m'escoutant jectèrent larmes d'yeux ;
Si feirent bien les plus souverains Dieux ;
Si feit Margot, bergere qui tant vault.
Mais d'un tel pleur esbahyr ne se fault,
Car je faisois chanter à ma musette
La mort (hélas !), la mort de Loysette,
Qui maintenant au ciel prend ses esbatz
A veoir encor ses troupeaux icy bas.

Une autre foys, pour l'amour de l'amy,
A tous venans pendency la challemye,
Et ce jour là à grand' peine on sçavoit
Lequel des deux gaigné le prix avoit,
Ou de Merlin ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint sur le pré grand' alleure
Nous accorder, et orna deux houlettes
D'une longueur, de force violettes :
Puis nous en feit present pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillé à choisir.

Et penses tu (ô Pan, dieu debonnaire)
Que l'exercice et labeur ordinaire
Que pour sonner du flajolet je pris
Fust seulement pour emporter le prix ?
Non, mais afin que si bien j'en apprinse,
Que toy, qui es des pastoureaux le prince,
Prinsses plaisir à mon chant escouter,
Comme à ouyr la marine fiotter
Contre la rive, ou des roches haultaines
Ouyr tomber contre val les fontaines.

Certainement, c'estoit le plus grand soing
Que j'eusse alors, et en prens à tesmoing
Le blond Phebus qui me voyt et regarde,
Si l'espesseur de ce boys ne l'en garde,
Et qui m'a veu traverser maint rocher
Et maint torrent pour de toy approcher.

Or m'ont les dieux celestes et terrestres,
Tant fait heureux, mesmement les sylvestres ,
Qu'en gré tu prins mes petis sons rustiques,
Et exaulças mes hymnes et cantiques,
Me permettant les chanter en ton temple,
Là où encor l'image je contemple
De ta haulteur, qui en l'une main porte
De dur cormier houlette riche et forte ,

Et l'autre tient chalemelle fournye
De sept tuyaux, faitz selon l'armonye
Des cieulx, où sont les sept Dieux clairs et haulx,
Et denotans les sept artz liberaulx,
Qui sont escriptz dedans ta teste sainte,
Toute de pin bien couronnée et ceincte.

Ainsi, et donc en l'esté de mes jours,
Plus me plaisoit aux champestres sejours
Avoir fait chose (ô Pan) qui t'agréast,
Ou qui l'oreille un peu te recreast,
Qu'avoir autant de moutons que Tytire ;
Et plus (cent foys) me plaisoit d'ouyr dire :
« Pan fait bon oeil à Robin le berger , »
Que vcoir chés nous trois cens beufz heberger ;
Car soucy lors n'avoys en mon courage
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.

Mais maintenant que je suis en l'automne
Ne sçay quel soing inusité m'estonne
De tel' façon, que de chanter la veine
Devient en moy, non point lasse ne vaine ,
Ains triste et lente, et certes, bien souvent ,
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à un arbre pendue
Se plaindre à moy qu'oytive l'ay rendue ;
Dont tout à coup mon desir se resveille ,
Qui de chanter voulant faire merveille ,
Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
Lequel le rend morne et espoventé :
Car tant est soing basanné, layd, et pasle,
Qu'à son regard la Muse pastoralle,
Voyre la Muse heroyque et hardie,
El un moment se trouve refroidie ,
Et devant luy vont fuyant toutes deux
Comme brebis devant un loup hydeux

J'oy d'autre part le pyvert jargonner,
Siffler l'escouffle et le buttor tonner,
Voy l'estourneau, le heron et faronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertissans de la froide venue
Di triste yver, qui la terre desnue.

D'autre costé j'oy la bise arriver,
Qui en soufflant me prononce l'yver ;
Dont mes troupeaux, cela craignans et pis ,
Tous en un tas se tiennent accroupis,
Et diroit on, à les ouyr belier,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur secours, et qu'ilz ont congnoissance
Que tu les as nourriz dès leur naissance.

Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
Deux mille arpentz de pastiz en Touraine ,
Ne mille beufz' errants par les herbis
Des montz d'Auvergne, ou autant de brebis.
Il me suffit que mon troupeau preserves
Des loups, des ours, des lyons, des loucerves,
Et moy du froid, car l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.

Lors à chanter plus soing ne me nuyra ,
Ains devant moy plus viste s'enfuyra
Que devant luy ne vont fuyant les Muses ,
Quand il verra que de faveur tu m'uses.

Lors ma musette, à un chesne pendue ,
Par moy sera promptement descendue,
Et chanteray l'yver à seureté.
Plus hault (et clair) que ne feiz onc l'esté.
Lors en science, en musique et en son
Un de mes vers vauldra une chanson,
Une chanson, une eglogue rustique , .
Et une eglogue, une oeuvre bucolique.

Que diray plus ? vienne ce qui pourra :
Plus tost le Rosne encontremont courra ,
Plus tost seront haultes foretz sans branches ,
Les cygnes noirs et les -corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom),
Ne que je cesse à louer ton hault nom.

Sus, mes brebis, troupeau petit et maigre ,
Autour de moy saultez de cueur allaigre ,
Car desja Pan, de sa verte maison ,
M'a fait ce bien d'ouyr mon oraison.